

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André CHAPERON

Iphigénie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 211-212

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

IPHIGÉNIE

« Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide mériterait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient si envie de le condamner.., Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit, que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. »

Lorsque Racine adressait ces lignes aux « Modernes » de son temps qui témoignaient « tant de dégoût » pour le grand poète grec, il était, certes, loin de penser que, quatre cents ans plus tard, son argumentation pourrait être reprise en faveur de sa propre œuvre poétique. Et pourtant, cela est. Si tant de « Messieurs », en effet, considèrent aujourd'hui les classiques avec un sourire de mépris, c'est certainement « qu'ils n'ont pas bien lu » les ouvrages qu'ils condamnent. Ils jugent ainsi « légèrement » d'un monde qu'ils ne connaissent pas, dans lequel ils n'ont pas pénétré, faute de cet amour qui seul « peut aborder une œuvre d'art », Mais aussi de quelle joie ne se privent-ils pas ! Car en lisant « Iphigénie », j'ai expérimenté combien magnifiquement cet amour nous était rendu, rendu au sens le plus littéral du mot.

Le grand jeu de l'amour : ainsi m'est en effet apparue la grande tragédie de Racine. Chaque personnage n'y est qu'un cœur, un cœur brûlant de l'amour le plus poignant, dévoré de la haine la plus implacable. Amour de la mère pour sa fille « adorée » ; amour « brûlant d'impatience » de l'amant pour sa fiancée ; haine de l'amante délaissée contre sa rivale, de l'amante prête à tout

pour ne pas pleurer seule et mourir sans regret.

Trois passions dont le poids, implacablement, emporte Clytemnestre, Achille, Eriphile, et les engage dans le plus ardent des conflits. Trois lignes de feu, qui tout d'abord oscillent faiblement, s'élèvent, s'abaissent au rythme des hésitations d'Agamemnon, déchiré lui-même par l'amour paternel et l'amour de la patrie ; trois lignes qui bientôt amplifient leur courbe, sur un fond toujours plus sombre,

toujours plus « noir », et qui tout d'un coup s'élèvent verticalement jusqu'à atteindre ce plafond de la tension qu'est le IV^e acte, dont les vers, parfois, ne sont plus que des halètements de douleur, des cris de révolte et de désespoir.

Mais que fait donc la douce Iphigénie durant ce drame ? Certes, à première vue, le rôle de cette « princesse si aimable » — comme dit Racine dans sa Préface — apparaît comme secondaire, extérieur à l'action essentielle : une simple occasion — sans plus — offerte aux forces de l'amour de s'exercer et, ensuite, de décrire à elles seules, les grandes lignes que j'ai esquissées. A tel point qu'on en vient à se demander si Racine n'aurait pas pu emprunter à un autre personnage plus « actif » le titre de son œuvre. Mais cela ne résiste pas à une étude approfondie. Bien loin d'être extérieure à l'action, Iphigénie en est, au contraire, le centre et le foyer rayonnant. Seul pouvait résumer cette tragédie de l'Amour le nom de celle qui, jusqu'au terme du Jeu, seule sut garder intact en son cœur l'Amour, le plus grand Amour.

Seule... Nous voici à l'instant où a « crevé » la cruelle équivoque qui enveloppait le dessein d'Agamemnon :

*... un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.*

L'autel de l'hyménée ou du sacrifice ? La vérité fatale s'est révélée, elle atteint brutalement Clytemnestre, Achille et Iphigénie, attise dans leur cœur la flamme qui jaillit et s'élève seule, transparente. Toute attitude, tout déguisement, tout fard ont déjà été consumés. Et c'est alors cet aveu que ne peut dissimuler Clytemnestre :

*Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !*

C'est aussi le défi d'Achille :

*Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?*

« Moi..., Moi-même.., » : cette faille apparue tout d'un coup dans leur amour.

Mais Iphigénie, « victime obéissante », voyant poindre aux yeux de son père des larmes « qu'il me voulait cacher », le rassure :

... *Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Ma vie est votre bien : vous pouvez le reprendre...
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur...
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.*

Aucune recherche de soi. L'Amour seul habite ces vers, sans mélange, décanté de toute inclusion d'égoïsme.

Iphigénie : le plus grand Amour. La tragédie d'Iphigénie : la tragédie de l'Amour le plus grand, le grand Jeu de l'Amour dans lequel les Collégiens de St-Maurice nous ont invités à entrer, pour nous faire oublier un instant ce qui se passe dans le monde, ce qui n'est pas l'Amour.

C. A.